



HAL
open science

Les Carthaginois sacrifiaient-ils vraiment leurs enfants ?

Hélène Benichou-Safar

► **To cite this version:**

Hélène Benichou-Safar. Les Carthaginois sacrifiaient-ils vraiment leurs enfants ?. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2002, II, pp.247-249. hal-02100731

HAL Id: hal-02100731

<https://hal.science/hal-02100731>

Submitted on 16 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Carthaginois sacrifiaient-ils vraiment leurs enfants ?

Hélène Bénichou-Safar (Spécialiste des tombes de Carthage)

Les Carthaginois n'ont pratiquement pas laissé d'écrits en dehors des milliers d'inscriptions, laconiques et stéréotypées, qu'on peut lire sur leurs stèles votives et funéraires. De ce fait, on est totalement démuné pour aborder les différents aspects de leur religion – que l'on connaît donc très mal – et, en particulier, pour éclairer le problème du sacrifice humain.

Quand, en 1921, on a rendu au jour à Carthage, au lieu-dit Salammbô, une enceinte tout à fait inhabituelle et spectaculaire par ses milliers d'urnes remplies de cendres d'enfants et accompagnées de dédicaces à des dieux, cette découverte n'a fait qu'ancrer plus fermement dans les esprits, et pour de longues décennies encore, l'idée que les Carthaginois immolaient leurs enfants à leurs dieux.

Cependant, ce sanctuaire se trouve depuis une vingtaine d'années au cœur d'un débat très animé, ouvert à la faveur d'une donnée nouvelle et mettant en cause la réalité du sacrifice d'enfants à Carthage.

Au moment de sa découverte, le site de Salammbô se présentait comme une aréa à ciel ouvert, libre de constructions mais hérissée d'une multitude de pierres dressées qui, toutes, arboraient ce genre de dédicace : « À la Dame Tanit et/ou au Seigneur Baalhammon, ce qu'a offert untel fils de untel, fils de untel, ... » suivi assez fréquemment d'une formule de prière ou de remerciement.

Très vite, on put se rendre compte que tous ces ex-voto signalaient des urnes pleines de cendres de bébés, accompagnées ou non de cendres d'agneaux ou de chevreaux nouveau-nés et de quelques bijoux, et que le téménos tout entier était fait de plusieurs couches, nettement différenciées, de ce type de dépôt.

Les ex-voto avaient également subi une évolution sensible dans le temps pour finalement prendre la forme de stèles plates à fronton triangulaire. Ces stèles constituent le groupe de monuments de loin le plus nombreux (8 à 9 000 sans doute). Elles pouvaient être ou non pourvues de dédicaces.

Les archéologues ont immédiatement établi un lien entre les restes d'enfants et le motif gravé sur une stèle exceptionnelle sur laquelle un homme vêtu d'une longue robe et coiffé d'un bonnet cylindrique, était représenté debout, de profil, la main droite levée, *le bras gauche supportant un tout petit enfant*. Illuminé par la scène représentée sur la stèle, le sanctuaire qu'ils venaient de découvrir constituait à leurs yeux, avec ses offrandes humaines avouées, une preuve tangible de la fidélité des témoignages anciens, *la preuve* qui manquait : les Carthaginois pratiquaient donc bien le meurtre rituel.

Voilà pourquoi, par référence à la Bible qui condamnait de semblables pratiques en usage dans la vallée de Ben Hinom, ils baptisèrent du nom de « tophet » le sanctuaire de Salammbô.

Quelques décennies plus tard, deux épigraphistes français, R. Dussaud puis J.G. Février, s'appuyant sur les travaux de l'exégète allemand O. Eissfeldt, proposèrent que le terme *MLK*, qui apparaissait couplé au terme *B L* dans deux inscriptions gravées sur des cippes nouvellement exhumés de Salammbô et ne comportant pas de dédicace à des dieux, désignât un sacrifice d'enfant. R. Dussaud a appliqué cette interprétation à l'expression bien connue *MLK B L* qu'il a conçue comme un « (sacrifice) de possession de Ba'al »; puis J.G. Février, finalement rejoint par la communauté scientifique, a introduit la notion de substitution et traduit : « sacrifice en échange d'un enfant ». *B L* ne représentait plus dès lors le nom propre du dieu qu'invoquaient toutes les stèles inscrites mais la combinaison d'une préposition et d'un nom commun dont la traduction faisait appel à l'hébreu *WL* : *l'enfant, le rejeton*. Les Anciens ayant raconté que les Carthaginois pratiquaient parfois des sacrifices de substitution et le sanctuaire de Carthage ayant livré un certain nombre d'urnes ne contenant que des ossements d'animaux, tout paraissait cadrer à merveille et l'on considéra que

cette formule *MLK B L* « était mise en relation directe avec les sacrifices d'enfants, sur le terrain même du dépôt de leurs cendres ».

Une étude systématique des nécropoles puniques de Carthage, que j'ai menée à la fin des années 70, a fait ressortir que les sépultures enfantines étaient rarissimes à Carthage, ce qui m'a conduite à me demander si la surabondance des enfants du tophet et la rareté de ceux des nécropoles ne pouvaient pas s'expliquer l'une par l'autre et résulter toutes deux d'un comportement spécifique face à la mort naturelle des très jeunes enfants et si le tophet n'était pas en réalité une aire sacrée d'un genre particulier, capable d'assumer tout à la fois les fonctions de sanctuaire et de nécropole.

À cette suggestion, les traditionalistes ont réagi en remettant en cause la thèse du sacrifice mais en tentant d'en approfondir les motivations et en proposant des justifications, différentes d'ailleurs et non cohérentes avec les textes. Un nombre croissant de chercheurs s'est néanmoins investi dans le réexamen du problème du sacrifice.

Avec eux, nous avons eu à cœur, d'une part, de reconsidérer les preuves avancées – ou susceptibles de l'être – de la réalité du sacrifice des enfants et, d'autre part, de vérifier que l'idée de mort naturelle n'était pas incompatible avec les constatations faites sur le terrain.

1. Le réexamen des sources a conduit à plusieurs constats

a) Aucun des grands historiens de l'Antiquité ne figurait parmi les différentes sources classiques sur le thème du sacrifice humain carthaginois.

b) Les témoignages dont nous disposons sur le sujet n'étaient pas fiables parce que tardifs ou de seconde main, laconiques, stéréotypés, contradictoires, ou alors rédigés dans un contexte polémique ou apologétique.

2. On a essayé de déterminer, à partir de l'examen des ossements humains recueillis dans les urnes du tophet, si les enfants avaient succombé à une mort violente ou naturelle

L'analyse minutieuse des ossements a permis d'aboutir à une reconstitution partielle de la cérémonie de crémation et elle a conduit à un certain nombre de conclusions tout à fait significatives. Entre autres, celles-ci :

– la nature des os les mieux conservés montre que les enfants livrés au bûcher l'ont forcément été dans une position identique et inchangée pendant la crémation : c'est dire qu'ils avaient, au minimum, les membres entravés ou l'esprit engourdi, ... ou alors qu'ils étaient déjà morts. Cette position constante des corps exclut d'ailleurs que les enfants aient pu tomber anarchiquement à partir des bras d'une statue de bronze incandescente, comme l'affirment Clitarque ou Diodore.

– le décompte des os contenus dans les urnes prouve que la plupart des incinérations ont été réalisées une par une, certaines, deux par deux, mais en aucun cas, il ne semble y avoir eu de bûcher collectif. Un tel constat s'accorde mal avec l'image d'hécatombe occasionnelle décrite par Diodore.

3. On a réexaminé l'interprétation donnée pour les termes *MLK* et *MLK B L*

Elle est apparue suspecte à plus d'un titre. En particulier :

– elle se heurtait à des objections d'ordre archéologique, notamment l'absence de tous restes osseux sous les deux seuls monuments découverts *in situ* et porteurs du syntagme *MLK B L*.

– elle était fondée sur des arguments philologiques fragiles ou contestables faisant appel à des extrapolations hardies.

On a donc cherché une solution de rechange acceptable à l'interprétation admise jusque-là de *MLK*.

On a mis à profit les multiples liens de filiation directe qui unissaient les sanctuaires africains à Saturne aux tophets puniques et le fait que les emprunts dont les Romains étaient redevables aux Puniques étaient d'ordres divers, et en particulier linguistique.

Il se trouve que, dans les inscriptions saturniennes d'Afrique, apparaît une formule de type initiatique susceptible d'avoir traduit l'une ou l'autre des formules phénico-puniques incluant *MLK*. C'est l'expression latine *intravit sub jugum*, qui évoque un rite de passage de première importance : *l'entrée sous le joug de la divinité*. Or la formule phénico-punique *MLK B L* peut très bien en effet être traduite littéralement par « introduction » ou « entrée sous le joug ».

Bien d'autres éléments – d'ordre géographique, religieux, etc. – rendent vraisemblable cette parenté entre les formules punique et romaine. Et il s'est avéré en outre qu'un passage très difficilement compréhensible du texte d'*Osée* (IX, 10), retrouvait une cohérence sémantique et grammaticale dès lors que l'on adoptait pour *MLK B L* la nouvelle interprétation.

Ainsi, prenant à rebours la démarche habituelle qui consiste à expliquer une civilisation par celle qui l'a précédée, c'est en remontant du romain au punique puis du punique à l'hébreu, que l'on a pu, par deux fois, éclairer le texte le plus ancien, la pratique la plus ancienne.

Il résultait en tout cas de tout cela que la preuve du sacrifice, qui était basée sur la découverte de cippes porteurs du terme *MLK* et sur laquelle se fondait la conviction de beaucoup, que cette preuve se dérobaient.

4. La comparaison des tophet et des nécropoles puniques

Dans cette comparaison, c'étaient les points de divergence mis en avant par les tenants de la thèse traditionnelle qui pouvaient être déterminants de la spécificité des tophets.

Contrairement aux nécropoles, les tophets sont exclusivement réservés à des tout-petits enfants, ignorent la pratique de l'inhumation, témoignent de sacrifices d'animaux et d'autres gestes d'offrande isolés, utilisent enfin, pour signaler les dépôts ensevelis, de multiples monuments de surface porteurs d'une iconographie souvent ésotérique et/ou de dédicaces à des divinités.

Mais la plupart des sociétés humaines ont de toute éternité réservé un traitement particulier aux enfants décédés pendant la période de l'allaitement, i.e. jusqu'à l'âge de deux ans environ. Cependant, les enfants concernés avaient rarement ou de très peu dépassé l'âge de la naissance et les monuments qui signalaient les ossements avaient un caractère votif. Que dire de ces données factuelles qui tendaient à accréditer la thèse d'immolations rituelles ?

Le caractère majoritaire des décès au voisinage de la naissance est loin de coïncider avec les informations fournies par les sources littéraires qui sont muettes sur le fait que les enfants sont des bébés à peine nés ou recourent au contraire à un vocabulaire qui semble le nier.

D'ailleurs, cette plage restreinte de l'enfance s'accorde parfaitement avec le contexte d'une société non médicalisée, mais aussi avec la règle, avérée, que les décès qui sont naturellement occasionnés par le traumatisme de la naissance interviennent notoirement dès le premier mois de la vie. Elle renforce donc plutôt l'idée d'un rite de passage relatif à une classe d'âge très précisément définie.

Enfin, est-il possible que des monuments explicitement dédiés à des dieux signalent des individus décédés de mort naturelle ?

La réponse est oui, et elle est fournie par les sanctuaires africains à Saturne autant que par des nécropoles, également africaines, et également d'époque romaine.

Les sanctuaires dédiés à Saturne ne montrent bien souvent, en effet, aucune solution de continuité avec ceux qui sont dédiés à leur prédécesseur carthaginois, Baalhammon. Or ils présentent des particularités qui sont tout à fait éclairantes pour notre problématique :

- des morts peuvent y être enterrés ; et ceux dont l'âge est précisé sont presque toujours des enfants extrêmement jeunes ;
- des monuments funéraires et des monuments commémoratifs y côtoient des monuments votifs ;
- les stèles funéraires enfin, qu'on y rencontre sont autant que les stèles votives dédiées à Saturne.

Réciproquement, les cimetières romains d'Afrique peuvent, dans certains cas au moins, abriter des monuments votifs et remplir la même double fonction que les sanctuaires à Saturne.

Il est donc légitime de penser que les monuments puniques qui signalaient les restes brûlés des enfants des tophets ont cumulé les fonctions d'ex-voto et de pierres tumulaires, que les enfants en question ont, pour la plupart au moins, succombé à une mort naturelle et, par conséquent, que les enceintes sacrées qui les ont accueillis ont à la fois servi de sanctuaires et de nécropoles.

Aujourd'hui le débat n'a pas abouti à un consensus mais la tendance générale semble s'inverser : de plus en plus de chercheurs sont gagnés à la thèse de la mort naturelle. Mais nombreux encore sont ceux qui restent dans l'expectative, ou veulent ignorer la controverse. Et parmi ceux qui affichent volontiers verbalement leur renoncement à la théorie ancienne, certains hésitent encore à le consigner par écrit comme s'ils avaient peur de transgresser un tabou.